359 151

150

CONVENTION NATIONALE.

RAPPORT

Fait dans la séance du 14 Frimaire, au nom du comité de salut public, à la Convention nationale,

Sur le bruit de Paix,

Par PH. ANT. MERLIN (de Douai).

CITOYENS,

Encore une nouvelle intrigue de nos ennemis ! Quelque parfaitement combinée qu'elle leur paraisse, quelque succès qu'ils se flattent d'en obtenir, elle ne sera pas plutôt signalée, que vous la verrez échouer, comme tant d'autres, contre le simple exposé de vos principes et de leur conduite.

Vous avez sans doute déjà observé avec quelle étonnante rapidité les bruits de paix se répandent depuis quelque temps, avec quelle affectation on cherche à les propager.

Vous avez sur-tout remarqué la source d'où ils sont sortis. On n'entend plus citer que des extraits de papiers publics et secrets, des lettres particulières, dont les auteurs, non contens d'annoncer cette paix comme prochaine, l'établissent comme faite, tantôt avec quelques-unes des puissances belligérantes, tantôt avec toutes, et aux conditions qu'il plaît à ces ridicules plénipotentiaires d'imaginer.

Votre comité de salut public n'appellerait pas votre attention sur ces vains bruits, s'il ne s'agissait que d'indiquer ce qu'ils ont de peu fondé, d'absurde et de contradictoire dans leurs détails : mais il est important de révéler à la nation tout ce qu'ils récèlent de perfide dans leur origine, et de dangereux dans leur but.

Rien, sans doute, de tout ce qu'on aurait à vous annoncer de nouveau en ce genre de la part des principaux cabinets de la coalition, ne serait fait pour vous étonner. Les épreuves que vous avez faites de leur politique, vous ont trop instruits pour vous y laisser tromper, quelque forme que puisse prendre leur machiavélisme. Vous n'ignorez plus aucun des détours de leur marche insidieuse; vous savez que tous les moyens leur conviennent : calomnies, trahisons, attentats contre ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, corruption, excès de tout genre ; voilà, depuis l'instant qui a vu ourdir la trame de leurs crimes sous le nom de traité, voilà, dis-je, les armes ordinaires avec lesquelles ils vous combattent dans cette guerre qu'ils ont déclarée à la liberté, à la justice, à l'humanité. Mais ce qu'il y a peut-être de plus remarquable, c'est que si, dans le nouvel essai qu'ils font aujourd'hui de leur politique et de la crédulité des peuples, ils sont toujours fidèles à leur système de perfidie, au moins ils ne se piquent pas d'être conséquens, et l'on voit clairement que la contradiction ne leur coûte rien.

Rappelez-vous avec quelle affectation ils publiaient naguère que, déterminés à n'avoir désormais pour voisins que des gouvernemens basés sur la démocratie, nous ne consentirions jamais à faire la paix avec aucune nation, qu'elle n'eût préalablement changé le mode de son gouvernement, et qu'elle ne se fût constituée en république.

Rappelez - vous en même temps tout ce qu'ils ont soldé chez nous et au dehors, d'écrivains, de sectaires, d'orateurs de toutes les espèces, pour accréditer cette misérable opinion.

Quel était l'effet qu'ils attendaient de tant de soins et d'avances! celui de vous mettre en contradiction avec vous-mêmes, de vous faire violer vos propres principes, de faire retomber sur le peuple français, et, avant tout, sur sa représentation, le mépris dû à tant de folies, qui n'étaient que leur propre ouvrage; de défavoriser dans l'esprit des autres nations les vérités sublimes que vous aviez proclamées; de les alarmer, de les faire trembler sur vos dispositions, et de les associer ainsi, par la plus abominable imposture, à la cause de la tyrannie.

Mais, sur ce point comme sur tant d'autres, la vérité s'est fait jour à travers les nuages de la calomnie, et bientôt l'opinion générale de l'Europe a cessé de prêter au peuple français des projets insensés qui n'avaient reçu leur crédit éphémère que des perfides insinuations de nos ennemis, et qui n'ont jamais existé que dans quelques têtes maintenant tombées sous le glaive de la loi.

Dès-lors il a fallu changer de batterie; et on l'a fait. Ce n'est plus comme les conquérans du monde, ce n'est plus comme les destructeurs de tous les gouvernemens qu'on nous représente. A entendre les politiques de Londres et de Vienne, nous sommes devenus tout-à-coup les plus ardens zélateurs de la paix; jamais peuple n'a été plus facile que nous en négociation; jamais coalition armée ne s'est prêtée de meilleure grace à se dissoudre; jamais le rameau d'olivier n'a été offert ni accepté de part et d'autre avec plus d'empressement.

Tels sont les bruits insidieux que répand aujourd'hui la faction des ennemis de la liberté. Et pour-

quoi? pour amortir l'ardeur de nos armées, pour arrêter leur marche triomphale, pour les désorganiser; pour enchaîner, par une aveugle confiance dans les dispositions mensongères d'une fausse paix, l'activité de nos préparatifs; pour étouffer en tout notre énergie révolutionnaire; pour nous abaisser enfin, par l'inévitable effet du moindre ralentissement dans l'exécution de ces mesures auxquelles nous devons nos succès, à un état de faiblesse et d'apathie qui nous mettrait dans l'impossibilité d'atteindre le but de nos victoires.

Mais voici l'espoir sur-tout qu'attachent nos ennemis à ces bruits si faussement et si malignement exagérés; c'est, en offrant au peuple français cette douce image du repos et du bonheur qui doivent être le prix de tant de travaux et de sacrifices, de lui faire sentir dans ce même instant, avec plus de vivacité, le tourment de ses longues fatigues et de ses pénibles privations; c'est d'aigrir ses pensées, de lui inspirer des défiances sur la conduite de son gouvernement, d'exciter ses plaintes et ses murmures, de lui faire considérer ceux qu'il a chargés de son salut, comme refusant les offres qu'on leur fait, et ne retardant ses jouissances que pour conserver le pouvoir dont il les a investis. De-là pour nous les maux qui doivent naître du seul défaut de confiance; de-là les divisions intestines, l'anarchie enfin; et pour eux le triomphe certain de leurs armes: tel est le but des complots de ces perfides pacificateurs.

Comment devons-nous donc desirer la paix? comme le terme, je ne dirai pas seulement de toutes les calamités inséparables de l'état de guerre, mais encore comme la fin de toutes ces agitations, de ces troubles domestiques qui tiennent nécessairement à l'état de révolution; c'est sous ce double rapport que nous devons la desirer et la faire. Il

faut éteindre, à-la-fois, ces deux volcans qui n'ont pas cessé de se correspondre du dehors à l'intérieur avec une aussi effrayante continuité. Il faut nous assurer de la solidité du terrein sur lequel nous avons à établir les bases de la gloire et du bonheur de la République ; il faut donc le sonder à une grande profondeur, et ne pas nous en tenir à de perfides apparences de calme, que suivraient peut-être bientôt les plus funestes bouleversemens.

Nos triomphes et nos principes nous permettent à-la-fois, et de vouloir, et de dire hautement ce que nous voulons ; notre justice sera toujours inséparable de notre gloire : oui, nous voulons la paix, mais nous la voulons garantie par notre propre force et par l'impuissance où nos ennemis seront à jamais de nous nuire.

Quant aux intentions de la plupart de nos ennemis, si nous en jugeons par l'effet que doit produire sur eux le sentiment de leurs maux présens, et par les craintes dont ils doivent être frappés pour l'avenir, nous croirons volontiers qu'ils desirent une paix prochaine.

Certes, il ne peut être éloigné ce temps où, éclairés par la foudre républicaine qui les a frappés tous à-la-fois, plusieurs de ces gouvernemens, ameutés contre nous par l'Angleterre, ne pourront fixer sans effroi l'abîme dans lequel cette odieuse puissance a pensé les précipiter ; où l'Espagne, par exemple, ouvrira les yeux sur les projets ourdis dans le cabinet de Saint-James ; où elle remarquera la constante assiduité avec laquelle ce gouvernement étudie la mer du Sud, tous les soins qu'il met à consolider sa puissance dans l'Inde, pour se ménager de là furtivement une route vers l'Amérique, tomber à revers sur le Mexique et le Pérou, que convoite depuis si long-temps son insatiable cupidité, et s'en emparer à force ouverte dès qu'il

le pourra sans danger; où, calculant enfin ses véritables intérêts, elle reconnaîtra que l'Angleterre est sa seule et véritable ennemie, et que de tous les dangers qui la menacent, il n'en est pas de plus redoutables pour elle que ceux qui peuvent naître de sa confiance dans une aussi perfide alliée.

Cet instant doit être encore celui où, ingrate envers la nation à qui elle devait sa liberté, infidèle à la liberté même, la Hollande déplorant, mais trop tard peut-être, son funeste égarement, craindra de voir ses trésors, ses vaisseaux, ses établissemens dans les deux mondes, tomber au pouvoir de ces tyrans des mers, dont elle avait autrefois contenu l'audace.

Sans doute aussi que la Prusse, celui peut-être de tous les gouvernemens qui devait le plus s'applaudir de voir s'élever une grande République sur les ruines d'une monarchie dont le honteux traité de 1756 avait fait un si puissant renfort pour l'astucieuse maison d'Autriche; sans doute, dis-je, que la Prusse finira bientôt par s'appercevoir que c'est dans une paix solide avec la France, et dans son union intime avec les puissances du Nord qui l'avoisinent, qu'elle peut trouver les seuls principes de sa durée, la seule force que, malgré la politique de son cabinet et la tactique de ses armées, elle puisse raisonnablement opposer à la dévorante ambition de la Russie.

A l'égard de nos autres ennemis, soit que leur vanité les ait volontairement attachés, ou que leur impuissance les ait enchaînés contre leur gré à la coalition, tous l'accusent également, et depuis long-temps, par leurs regrets et leurs murmures; tous n'aspirent qu'au moment où ils pourront en briser le funeste lien: plusieurs même, effrayés avec raison du désespoir des principales puis-

sances belligérantes, paraissent enfin sentir le besoin de se réunir pour empêcher le partage de leur territoire ; partage qu'ils savent bien être projeté par leurs dignes alliés, comme un moyen d'acquitter en partie les frais de leurs honteuses campagnes.

Si l'on nous demande maintenant quelles sont les dispositions du peuple français; organes de sa volonté, nous répondrons que, toujours juste, toujours magnanime, toujours jaloux de son honneur autant que de sa liberté, il saura distinguer ses ennemis et les motifs de leur agression; que, même dans les lois que ses victoires lui donneront le droit de dicter, il ne confondra point les ridicules prétentions de la faiblesse et de la vanité avec l'intraitable orgueil et la perfide puissance de la tyrannie ; qu'il aura sur-tout égard à la situation de ceux que la crainte et la violence ont contraints de marcher à la suite des chefs de cette ligue insensée ; qu'enfin, en traçant de sa main triomphante, mais généreuse, les limites dans lesquelles il lui conviendra de se renfermer, il ne repoussera aucune des offres compatibles avec ses intérêts et sa dignité, avec son repos et sa sûreté.

Telle est sa politique : elle marche à découvert, comme la gloire de ses armes ; il traitera avec ses ennemis comme il les a combattus, à la face de l'univers, qu'il prend pour témoin de sa justice, comme il l'a eu pour témoin de ses victoires.

Voilà ce qu'on peut publier et croire de nos intentions; car voilà ce que nous avouerons toujours, et nous ne changerons pas.

Disons-le donc ici, pour que la République entière en retentisse, pour que nos braves armées le répètent à l'envi. Non, Français, non, vous n'oublierez pas la cause qui vous a fait prendre les armes, et les seules conditions auxquelles vous

pouvez les poser. Non, vous ne vous êtes pas avancés si rapidement dans cette glorieuse carrière, pour vous arrêter au moment d'en toucher le but; et, si près de le saisir, vous ne laisserez pas échapper le prix de vos combats. Non, vous n'aurez pas fait tant de sacrifices, vous n'aurez pas tant de fois bravé les fatigues et la mort, pour abandonner à la tyrannie, déjà si près de succomber, la liberté et la patrie. Non, encore une fois, que nos ennemis ne l'espèrent pas! qu'à la honte de leur cause et de leurs défaites se joigne encore celle de cette dernière perfidie! qu'elle retombe toute entière sur eux seuls!.... Bientôt nous leur prouverons par de nouveaux efforts et par de nouveaux triomphes, que nous voulons aussi la paix, mais une paix digne de nos intrépides défenseurs, mais une paix digne du peuple qui s'applaudit chaque jour d'avoir remis dans des mains aussi courrageuses la défense de ses droits. Oui, c'est à celle-là seule que nous aspirons; et pour tout dire en un mot, là où le peuple français ne regardera plus la guerre comme nécessaire, soit pour réparer les outrages faits à sa dignité, soit pour se préserver des nouveaux attentats de la perfidie, là seulement il enchaînera la victoire, là seulement il commandera la paix.

DÉCRET.

La Convention nationale décrète l'impression du rapport fait au nom du comité de salut public, lu à la séance de cejourd'hui, sa traduction en toutes les langues, son envoi aux armées et à toutes les communes de la République, et sa distribution au nombre de six exemplaires.

De l'Imprimerie nationale des lois.